

François perdu, Hollywood P.Q.

Denis Bélanger

Volume 8, Number 2, November 1988, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, D. (1988). François perdu, Hollywood P.Q. *Ciné-Bulles*, 8(2), 13–15.

Denis Bélanger

François perdu, Hollywood P.Q. (1)

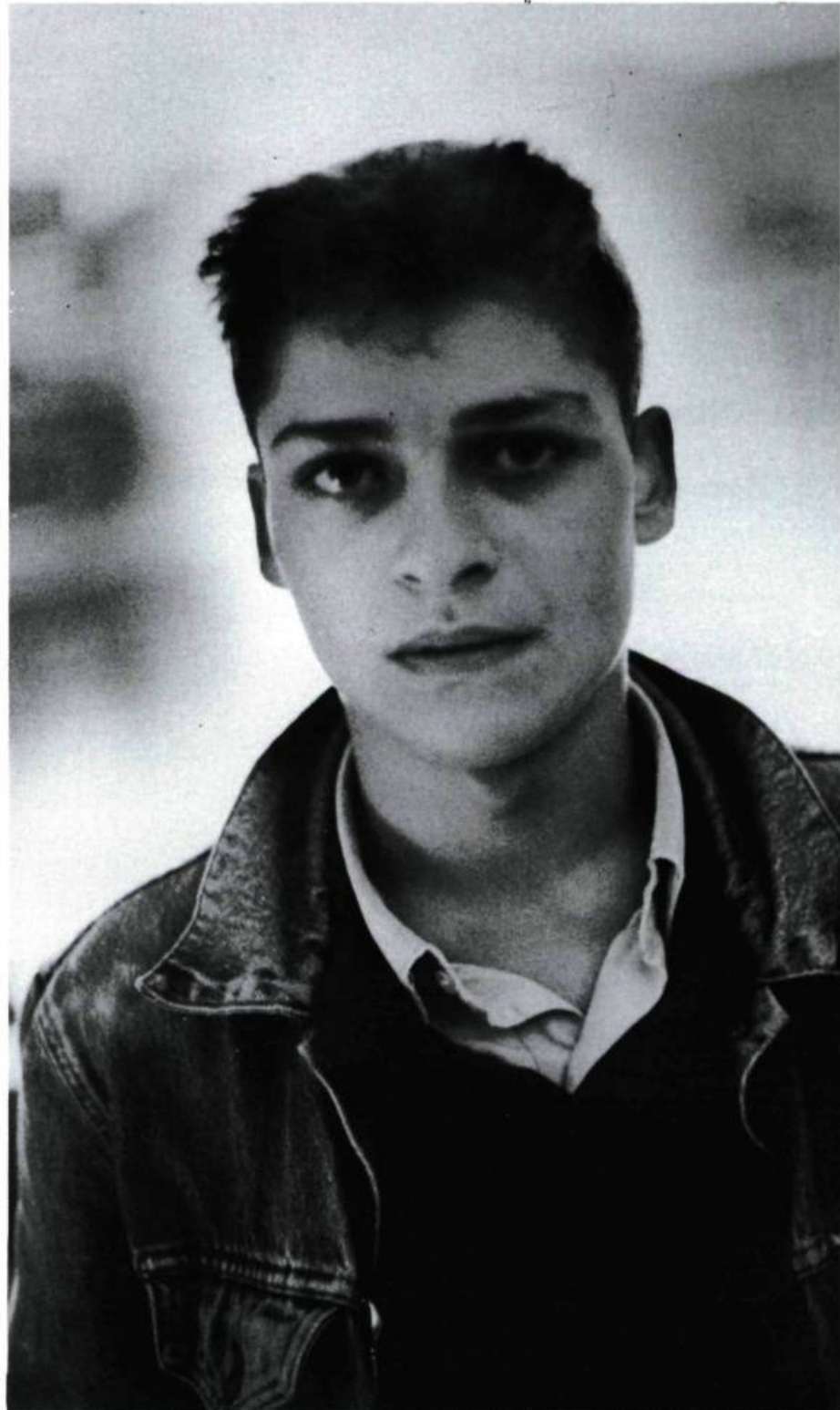
■ Cher François Negret — Ta visite à Montréal a été trop

rapide. Tu es parti si vite que je n'ai pu te dire au revoir, ni te demander tes impressions sur le Festival des films du monde. Tu m'avais dit avoir aimé le Festival de Bruxelles pour sa petite taille et pour la ville si sympathique où tu as des amis. Tu m'as raconté aussi avoir détesté le Festival de Cannes cette année à cause de la frime ; tu n'aimes ni le *star system* ni les histoires de fric. Si tu as trouvé qu'à Cannes le milieu du cinéma se mord la queue, qu'as-tu pensé de Montréal? Tu affirmes ne cultiver aucun mythe de l'Amérique malgré ton goût pour les films hollywoodiens des années 50, ce qui me rend encore plus curieux. Qu'as-tu pensé du Festival des films du monde, de son atmosphère, de son organisation?

Savais-tu que le Festival des films du monde en était à sa douzième édition cette année? C'est peu si on compare à Cannes ou à Venise, mais 12 ans représente une étape importante. Ce drôle d'âge, coincé entre l'enfance et l'adolescence, me semble avoir influencé le festival. Autant dans le comportement enfantin des dirigeants que dans sa programmation. Le festival a beaucoup tourné autour du thème de l'enfance et de l'adolescence. Tu pourrais bien sûr me rétorquer qu'avec le nombre insensé de films présentés au festival on pourrait dégager plusieurs autres thèmes et faire toutes les analyses qu'on veut. Je suis tout à fait d'accord, la programmation souffre d'enflure grave. Mais il paraît qu'à 12 ans on est gourmand, surtout quand on gaspille beaucoup d'énergie en enfantillages. C'est d'ailleurs devenu un cliché de parler du nombre de films présentés au Festival des films du monde : si cette boulimie continue, on risque de retrouver le festival au livre des records Guinness.

L'enfance constitue un des thèmes récurrents du cinéma mondial. On a déjà montré l'enfance sous toutes ses couleurs ; avec la dégradation de la vie de notre misérable fin de siècle, nous sommes

(1) Premier titre de **Pied-de-poule**, la comédie musicale de Marc Drouin.



François Négret (Photo : Michel Villeneuve)



Ouverture du F.F.M.



Kung Fu Master vs photographes



Do you know me? I am Dizzy

d'ailleurs en train d'en inventer de nouvelles, plutôt sombres. Les enfants de **Pixote** n'ont plus rien à voir avec ceux de **Jeux interdits**. Cette année, la sélection du Festival des films du monde présentait une synthèse intéressante des différentes perceptions qu'ont de l'enfance les cinéastes.

Pour beaucoup, l'enfance sert de décor. Ils utilisent l'enfance, ou l'adolescence, comme un lieu. Leurs oeuvres ne prétendent d'ailleurs aucunement analyser ni comprendre l'enfance. Ainsi, dans son film autobiographique, **Kyoshu**, pour Takehiro Nakajima, l'évocation de ses 15 ans sert de prétexte à la description d'une société, d'une façon de vivre révolues. Cette même démarche avait donné, l'an dernier, **Hope and Glory** de John Boorman. Dans **Katinka**, le premier film réalisé par l'acteur Max von Sydow, si on note la présence d'enfants, c'est par hasard. Ils ont l'importance de la vaisselle sur la table ; ils ne sont que des accessoires qui ajoutent à la vérité des situations. Même chose dans **The Stick**, le pauvre film d'ouverture du festival. Cependant, ayant pris conscience trop tard de la faiblesse de son scénario, le réalisateur tente désespérément de nous faire prendre un accessoire (un jeune garçon) pour un des moteurs de l'action. Dans **Obsessed**, Robin Spry, quant à lui, utilise la mort d'un enfant comme point de départ de son histoire.

Pour d'autres cinéastes, l'enfance est un paradis. Les enfants sont, dans leurs films, des héros angéliques aux coeurs purs, totalement dépourvus de malice et imperméables au vice. L'enfance est un paradis où toute magie relève du possible. Cette naïveté disneyenne a donné **la Grenouille et la baleine** de Jean-Claude Lord, heureusement rehaussé par la présence de Fanny Lauzier, et **Horses in Winter** de Rick Roxlen et Patrick Valley. Je classe également dans cette catégorie les films où les enfants jouent aux adultes, dans la plus pure tradition de Shirley Temple. Ainsi la petite Emma, dans **Emma's Shadow** du danois Soren Kragh-Jacobsen simule son propre enlèvement. **Les Jeux du dimanche** de Robert Glinski met en scène des enfants dont les jeux guerriers tournent au tragique.

On assimile aussi l'enfance et l'adolescence aux sentiments désespérés. Elles sont perçues comme des moments douloureux de l'existence et les sentiments y sont sources de douleur. Contrairement au paradis, il n'est pas question de bobos mais bien d'angoisse, de solitude, de difficultés profondes.

des. **La Petite Vera**, de Vasily Pichul, cousine de **l'Effrontée** de Claude Miller, doit lutter afin de prendre la place qui lui revient. La jalousie empoisonne la vie de la petite Louise de **Embrasse-moi** de Michèle Rosier. Les enfants et les adolescents manquent souvent d'amour et souffrent de solitude (**El Atzmi** de Tamir Paul); dans **Payage dans le brouillard** de Théo Angelopoulos, les deux enfants vont partir à la recherche du père exilé qu'a inventé la mère. Le désespoir, leur besoin est-il moins profond que celui de l'exilé de **la Photographie** présenté l'an dernier? Dans **les Années sandwichs** de Pierre Boutron, c'est la dure réalité de l'après-guerre qui détruit l'amitié de deux adolescents; dans **Rami et Juliette**, Erik Clausen utilise les personnages de Roméo et Juliette pour dénoncer le racisme et la bêtise auxquels l'amour est sacrifié. L'adolescent de **Kung Fu Master** d'Agnès Varda souffre avant tout de maladie; le manque d'amour, cette fois, se retrouve plutôt chez l'adulte.

L'enfance est encore synonyme de douleur. C'est l'enfance tronquée, volée, l'enfance du vieillissement forcé, l'enfance bafouée, exploitée, niée. Cette perception de l'enfant et de l'adolescent a donné les films les plus marquants du festival, des films où l'enfance et l'adolescence ne sont pas en marge, mais constituent le noyau du film et sa raison d'être. Dans **The Navigator: a Medieval Odyssey**, Vincent Ward crée un enfant qui, par le sacrifice de sa vie, sauve les habitants de son village. **L'Ange gardien** de Goran Paskaljevic dénonce l'horrible trafic des enfants tziganes en Yougoslavie et en Italie; l'enfance est simplement vendue, troquée pour de l'argent. Le petit Krishna de **Salaam Bombay!** est à la fois un témoin et un exemple de l'enfance exploitée. Tant que la pauvreté existera, il sera pris. La pauvreté de l'esprit est pire encore, elle n'a plus ni dignité, ni beauté; dans **De bruit et de fureur**, Jean-Paul Brisseau montre une vie dégénérée où l'enfance et l'adolescence sont piégées. Comme tu disais, Brisseau a le courage de montrer ce qui est.

Oh! j'allais oublier le but premier de cette lettre: bon anniversaire! J'aurais souhaité, pour tes 21 ans, que le jury du Festival des films du monde récompense ton film. Ce sera pour le prochain; espérons un jury plus éclairé. Reviendras-tu quand même à Montréal l'an prochain présenter le film que tu viens de tourner en Italie avec Tinto Brass (**Caligula**). Encore une fois, bon anniversaire. Et bon tournage. Ciao. ■



Clôture du F.F.M.



De flashes et de fureur



D'autres enfants terribles du F.F.M.
(Photos: Michel Villeneuve)